



## La lectrice

Je suis certaine qu'elle fait semblant. Elle lit ? Hortense est assise à la terrasse du Pasteur, le café au coin de ma rue. Je la connais. Elle est de mon quartier. Tous les jours elle est là, lit le journal qu'elle emprunte au bar. Elle l'ouvre sur la table, elle commande une tasse de café. Elle attend Julien, son mari. Je le sais. Je travaille à la librairie, en face. Il vient acheter des livres de voyage. Et pourtant je ne le vois jamais partir ! Elle, Hortense, l'accompagne souvent. Elle affiche toujours un sourire figé, marmonne entre ses dents, le regard fixe. Elle est fascinante, énigmatique, toute droite, mince, vêtue d'une robe claire, près du corps. Elle n'achète jamais rien.

Elle (l')attend tous les jours, sûrement.

Aujourd'hui, la terrasse du Pasteur est pleine. C'est le Salon de l'auto à la porte de Versailles. Bientôt, le soleil est froid. L'humeur ambiante n'est plus vagabonde, la nuit arrive vite avec le décalage d'une heure.

Hortense est assise, aujourd'hui, un livre ouvert sur les genoux.

Absente au bruit ambiant, au jour déclinant, Hortense rêve. Son marque-page est une photo d'enfants en noir et blanc défraîchie.

Hortense est assise à la terrasse du café. Elle attend Julien. Elle ferme son livre et s’empare d’un quotidien laissé là. Ces quelques pages sorties de la rotative suintent, encore humides d’encre. L’édition du soir. Les mains noircies, les yeux grands ouverts, elle s’arrête sur une nouvelle brève qui lui rappelle une maison d’un village près de Pontoise, celle de son enfance. Elle s’évade de ce lundi répétitif.

Jour de fête, Pâques. Le jardin sent la pluie, les œufs sont cachés. Les enfants, elle garde aujourd’hui cette photo, c’est son marque-page, se disputent les œufs découverts sous les herbes encore humides de rosée. Une fenêtre ouverte, la musique d’un adagio s’échappe d’une fenêtre de la maison pansue qui se colore dans le rêve d’Hortense, comme l’image sortie d’un film des années cinquante, en cinémascope. L’odeur de la peinture à l’huile persiste jusqu’au réveil. Dans le salon, le chevalet sur lequel est posée la toile fait le grand écart près du fauteuil où gisent épars des tubes de couleur, des pinceaux. Le tableau est inachevé. Un grand pot rempli d’eau se répand et Hortense se réveille. Elle fait souvent ce rêve. À n’importe quelle heure de la journée.

Le soleil disparaît derrière un nuage. La liseuse se détache de la page du journal. Hébétée, elle porte un regard flou, droit devant. Elle plie soigneusement, lentement, le journal qu’elle pose sur la chaise à côté, jette quelques euros sur la table, regarde sa montre, se lève, enfle un pull qu’elle a sorti de son sac, l’air est frais ; elle se sépare du lieu et traverse la rue.

Elle rejoindrait Julien ?

Sur la photo, son marque-page, Julien enfant est là aussi, avec les autres, à la recherche des œufs dans le jardin de la maison près de Pontoise. Pâques.

À vingt ans, Julien s'est exilé à Venise pour écrire un roman. Il restait des heures l'iPad allumé, au Caffè Florian. Un soir, avide de sensations pour écrire, près du Palais Grassi, il a rencontré Elisabeth.

Il a épousé Hortense quatre ans plus tard, à son retour d'Italie. Elle l'avait attendu.

Il est tard. Julien, qui patiente depuis un moment devant la vitrine de ma librairie, va chercher une baguette de pain, comme tous les soirs, avant de prendre l'ascenseur jusqu'au troisième étage, son journal bien rangé dans la sacoche noire qu'Hortense lui a offerte pour son anniversaire.

Hortense l'aurait-elle devancé ?